

## **Gilbert Durand, homme de terre et de chair**

Face à un intellectuel de la trempe de Gilbert Durand, moi qui ai été, pendant deux ans son étudiante à Grenoble, en DEA d'études sur l'imaginaire, j'hésite à oser participer au chœur d'hommages.

Ce sont plus des souvenirs de l'homme que je connais depuis les années 72 à Grenoble, quand il était directeur de thèse de Michel Maffesoli, que je livrerai.

Les premiers souvenirs remontent à ces journées du CRI, à Chambéry, où l'on écoutait pendant la journée des conférences passionnantes et surtout où l'on se retrouvait, le dernier soir, dans le château où Gilbert recevait, hôte affable et élégant, le professeur Bentz en smoking blanc, Jean Starobinski, venu en voisin ou Antoine Faivre en habit de marquis (c'était cette fois là un bal masqué !).

Dans l'année, j'allais avec quelques camarades, suivre les cours de Gilbert Durand à l'université de Grenoble : parlant pendant deux heures, de manière continue, comme s'il parlait d'abondance, alors même que tout était rigoureusement construit, il nous introduisait dans les œuvres musicales ou picturales, littéraires ou architecturales que nous ne connaissions souvent pas, mais qui grâce à son évocation se dressaient devant nous et nous parlaient. Car il n'y avait chez Gilbert Durand ni cette cuistre arrogance, ni cette odieuse condescendance dont font preuve souvent les universitaires érudits. C'étaient des passions, des émotions, des sensations qu'il voulait faire partager.

Plus tard, nous nous connaissions mieux et c'est comme une fête que j'attendais sa venue chez nous, quand nous arrivions à l'arracher à sa campagne. Une fois, il vint avec des bécasses qu'il avait chassées et entreposées dans son congélateur, car il partageait mon goût pour la cuisine, même si en l'occurrence il ne voulait pas manger les bécasses.

J'aimais voir Gilbert et Michel « comploter », dans une de leur nombreuses entreprises pour vaincre les résistances positivistes et institutionnelles à la poussée de l'imaginaire. Car il n'y a jamais eu chez Gilbert aucun appétit de pouvoir ou d'ambition statutaire. C'est à la Résistance et à ses camarades qu'il voulait rendre hommage en recevant les plus hautes distinctions, c'est pour l'imaginaire et la place qui lui revient dans la pensée humaine qu'il tentait de pousser telle ou telle nomination, de créer les Cahiers de l'imaginaire (repris depuis, à sa grande joie, par les Cahiers européens de l'imaginaire), de fédérer les nombreux centres de recherche sur l'imaginaire créés par essaimage du centre princeps Chambéryen en un réseau CNRS puis un réseau situé à la maison des sciences de l'homme. Pour Gilbert les institutions devaient être au service des idées et non pas les hommes au service des institutions.

Ce résistant a toujours été franc-tireur et frondeur, sans aucun souci des bienséances et des qu'en dira-t-on.

Du fond de sa campagne, cet homme de terre, chasseur, pêcheur, jardinier et parfois cuisinier (nous avons eu souvent des discussions sur les confitures de cerises sauvages ou de groseilles à maquereaux) n'hésitait pas à apostropher les puissants et à remettre à leur place les pleutres et les imbéciles.

J'ai chez moi un tableau de Gilbert que j'aime particulièrement : ce sont quelques sapins, dont on ne voit ni la cime, ni les racines, enveloppé que l'on est entre leurs troncs élancés ; la lumière est celle de la forêt, un peu bleutée, tandis qu'aux pieds des arbres poussent quelques buissons et herbes jaunes. Je m'y suis retrouvée comme dans la forêt vosgienne de mon enfance, forêt de rêves et de déambulations. Parce que j'avais bien compris ce climat qu'il voulait rendre, Gilbert m'a offert son tableau.

Hélène Strohl- Maffesoli, inspectrice générale  
des affaires sociales honoraire, écrivaine.